

Joachim

- Qu'est-ce que c'est ? demande Max avec étonnement.

Je réponds d'une voix neutre :

- Un portrait.

Depuis deux ans que nous partageons le même lit, Max connaît ou croit connaître à peu près tout ce qui me concerne. Erreur. On ne connaît jamais personne, rien que des qualités, et encore, pas toutes. J'ignorais par exemple que Max pouvait être jaloux. Il en a l'air en tout cas en lançant :

- Merci, j'avais remarqué, mais qui est-ce ?

Après une seconde d'hésitation, je réponds :

- Le père de Flora.

Max me regarde, il n'a pas l'air dupe mais il ne demande rien de plus. Son regard quitte le tableau accroché au-dessus de mon bureau. Je jette à mon tour un coup d'œil au portrait noir et blanc où Joachim, caché derrière ses lunettes noires et ses moustaches, reste imperturbable. Ce n'est pas encore cette fois-ci que je pourrai dire s'il sourit ou s'il est triste.

Mon ami s'impatiente.

- Bon, on y va ?

Il n'était pas chaud pour cette histoire, mais maintenant qu'on est au pied du mur, c'est lui qui m'encourage. On y va.

Est-ce que Joachim nous regarde partir ?

Je vérifie que le répondeur est mis et nous dégringolons les trois étages bien cirés.

Les travaux de démolition ont commencé sur l'immeuble d'en face. Deux hommes observent nez en l'air les fenêtres grandes ouvertes sur le vide des appartements. Des planches sortent du quatrième étage, grosses langues râpeuses ou rageuses tirées aux passants.

- Moi j'habitais là, dit un homme en désignant vaguement un des étages, et ma belle-mère était au-dessus...

- Ça va commencer le bruit et la poussière, soupire l'autre.

Je ne connais pas le premier mais le second m'est familier. C'est le patron de la boutique de tissus qui, comme celles alentour, périclité depuis le début de la rénovation du quartier. Quelques-unes ont déjà été démolies, d'autres sont murées. La sienne est condamnée aussi, comme elles le sont presque toutes, tôt ou tard.

Au rez-de-chaussée des immeubles qui poussent en une nuit comme des champignons ou presque, les nouveaux commerces n'offrent au regard qu'une façade de parpaings. Ils ont du mal à

trouver preneur car les nouvelles boutiques coûtent beaucoup plus cher que les anciennes et l'aspect sinistré de l'ensemble n'encourage pas la clientèle. La rénovation a commencé à l'autre bout de la rue il y a plus de cinq ans maintenant. Un jour, on entoure un immeuble de palissade et soudain c'est le ciel répandu partout, du ciel coule le long du mur survivant, la longue traînée brune du feu passe à travers les papiers peints et les peintures, on est saisi par la beauté déchirante de ces œuvres involontaires, on ne se lasse pas de les admirer, et puis un matin, sans qu'on les ait vus grandir, les nouveaux murs sont là, laids, butés, ils restent alors pendant des semaines, des mois, jusqu'à ce qu'un revêtement uniforme les recouvre. Tout le quartier mue de la sorte, péniblement.

Je m'arrête et je lève le nez avec eux. C'est un bel immeuble des années trente. Un balcon de fer forgé court tout au long du cinquième, une frise de pierre décore la façade deux étages plus bas, l'ensemble a plutôt belle allure sinon que les verticales semblent douter du fil à plomb, elles se penchent les unes vers les autres, légèrement, comme pour se rejoindre avec un peu d'avance sur l'infini... Un affaissement discret que le vieil immeuble n'a plus la force de dissimuler...

- T'arrives ?

Max ne partage pas notre intérêt. Des immeubles démolis, on en voit partout, ses yeux d'enfant n'ont pas connu le quartier. Il est né à



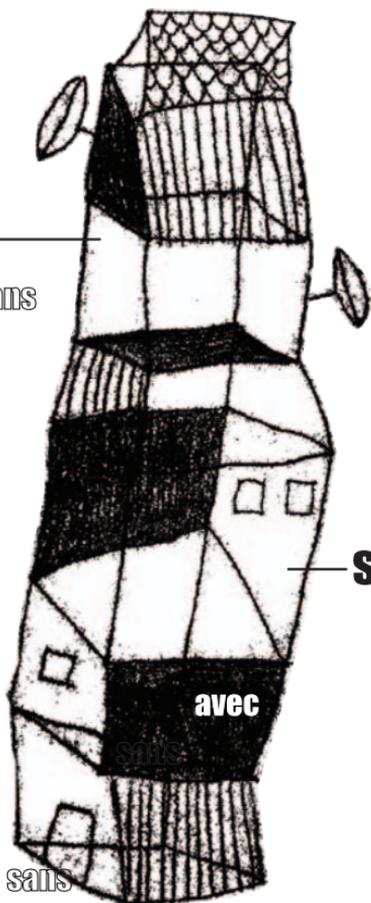
avec

sans

sans

avec

sans



Saint-Denis, au milieu de l'Océan Indien, et il habite maintenant près de la Basilique Saint-Denis, dans le 93, alors les vieux quartiers parisiens, ça ne le touche guère. Nous continuons vers le métro. Je le regarde marcher devant moi. Quand il marche, j'ai toujours l'impression qu'il danse. Il louvoie entre le chaudron des vendeurs de maïs, les étalages de chaussures, les mamas lestées d'enfants, les jeunes gens plantés sur le trottoir, les vitrines remplies de montres et de bijoux. A l'entrée du métro, je glisse dans ma poche le petit carton du marabout qui change tous les jours de nom et d'adresse.

De l'autre côté du portillon, mitrailleuse au poing, des gens d'armes nous regardent passer. Tous les vendeurs de camelote ont momentanément disparu, sans même emporter leurs tables de carton qui traînent sous les pieds bottés des gardiens de l'ordre.

- Tu crois que ça va marcher ?

Je chuchote. C'est moi qui doute maintenant.

Max ne répond pas. On s'engouffre dans le métro qui vient d'arriver. J'ai le cœur qui bat comme toujours dès que je vois un policier.

Max me sourit. On descend à Saint-Lazare.

J'ai encore une seconde d'hésitation au moment d'entrer dans le commissariat, il me serre le coude. Tout va bien, dit sa main. Je m'avance vers le guichet derrière lequel passent les hommes et les femmes en chemise bleue.

- C'est pour une déclaration de perte...

- Quoi ?

J'ai parlé tellement doucement que personne n'a compris ce que je disais.

- Mademoiselle a perdu son sac, dit Max d'une voix claire.

- Perdu ou volé ? demande l'agent.

Je me lance :

- Ben... Je l'ai oublié dans la salle d'attente de la gare Saint-Lazare, j'étais en train de lire le journal et je n'ai pas fait attention à l'heure, j'ai failli rater mon train, je me suis levée précipitamment, j'ai attrapé mes affaires et j'ai filé en courant. C'est seulement dans le train que je me suis aperçue que j'avais tout sauf mon sac...

L'employé sort de son tiroir une liasse de papiers. Il intercale soigneusement un carbone entre chaque feuille puis il installe le tout sur une machine à écrire.

- Nom, prénom ? demande-t-il.

Visiblement, il n'a rien à faire de mes histoires de train.

- Vital... V, I, T, A, L... Juliette.

- Née le ?

- 26 mars 1971 à Paris 9ème.

- Prénom du père ?

- Joachim.

Max ne bronche pas mais je sais qu'il a sursauté intérieurement. Ça m'a fait comme une très légère décharge électrique.

- Nom, prénom de la mère ?

- Cissé, C,I,S,S,É... Mariam.

- Il était comment, ce sac ?

- ... une sorte de sac à dos en cuir noir, souple, avec une poche extérieure à fermeture éclair.

- Doucement, doucement... Souple, oui, après ?

Le bonhomme tape sur une vieille machine à écrire comme on n'en voit plus que dans les films et dans les commissariats. Toute la scène ressemble d'ailleurs à un assez mauvais cliché de film série B. L'homme me demande de détailler tout le contenu de mon sac. Il tape lentement, avec deux doigts, ça n'en finit pas. J'ai le temps de me demander vingt fois si je ne ferais pas mieux de foutre le camp en courant, ou plus simplement si on n'aurait pas dû se contenter de déclarer la perte des papiers.

Enfin nous ressortons, Max derrière, moi devant. Une fois dehors, le sentiment d'irréalité qui m'oppressait se dissipe.

Il fait encore beau en ces derniers jours d'été mais on ne s'attarde pas.

Flora nous attend chez moi, elle a fait des photos d'identité qu'elle nous tend fièrement.

- Comment trouves-tu Juliette Vital ? me dit-elle.

- A croquer.

Et je le pense. Le visage grave de la photo est exactement celui que je prêterais à la madone si

j'avais à la représenter. Le haut front bombé, l'ar-rondi encore enfantin de la joue, la courbe renflée des paupières et des lèvres...

Flora sourit.

- Tu as le papier ? me demande-t-elle.

Je lui tends, elle le déchiffre de la première à la dernière ligne, en remuant les lèvres.

- Alors, tu crois qu'avec ça, je peux aller me faire faire une carte d'identité ?

Elle est prête à courir à la mairie. Max la retient.

- Du calme, il faut attendre au moins une semaine sinon ça risque de paraître louche, dit-il, puis il ajoute :

- C'est qui, celui-là, au fait ? en désignant le portrait de Joachim.

Il me regarde d'un air ironique.

Flora regarde tour à tour le portrait, Max et moi. D'abord le silence est une matière dure puis il se liquéfie. Ma rancune contre l'indiscrétion de Max se dissipe. Pourquoi ai-je accroché la photo de Joachim bien en vue au-dessus de mon bureau si je ne veux pas qu'il me pose des questions ?

L'ironie est passée de ses yeux aux miens quand je répons :

- Mon père.

Max sait très bien que ma mère n'a jamais eu la moindre photo de mon géniteur. Il attend. Nous attendons tous les trois. Je continue à me demander pourquoi j'ai mis sous cadre cette photo de

Joachim, pour montrer quoi ?

Et pourquoi, lui qui tenait tant à son anonymat, a-t-il accepté qu'on la prenne ?

Nous regardons ce visage exposé et caché tout à la fois, comme si le regard pouvait pénétrer le mystère de l'être.

Finalement je me décide à dévoiler ce que je connais de lui, si peu de choses au fond.

- C'est Joachim.

- Je ne savais pas que tu avais une photo de ton père, dit Max d'un ton sarcastique.

- Ce n'est pas mon vrai père.

- Mais c'est son vrai nom ? insiste-t-il.

Flora regarde le portrait avec curiosité, sans savoir que quelques heures plus tôt j'ai dit que c'était son père.

- En tout cas, il a une bonne tête, dit-elle.

- C'est une belle photo, dit Max, j'aime bien les verticales du mur et les horizontales de la chemise.

- Moi j'aime bien sa chemise, dit Flora. C'est une photo récente ? Il n'a pas l'air vieux.

Je regarde une dernière fois Joachim, finalement je crois qu'il sourit. Et que je sais pourquoi j'ai accroché son portrait au-dessus de mon bureau. Puis je me tourne vers Flora.

- Juliette Vital, c'est sa fille. Tu seras la troisième.

- La troisième ?

- Au moins !

Max commence à comprendre.

- C'est celui qui...

- Oui, c'est lui qui a eu l'idée. Moi non plus je ne suis pas née ici comme tu le crois et comme moi-même je l'ai cru pendant quinze ans. Je suis née à Kayes, au Mali. Mon père n'est pas mort avant ma naissance, c'était un coopérant, un toubab. Quand son contrat s'est terminé, il est reparti. Ma mère n'a jamais voulu épouser le cousin qu'on lui avait choisi. Il était pourtant prêt à la prendre avec son gros ventre. Là-bas, un enfant c'est toujours un don de Dieu, mais ma mère n'a rien voulu entendre. Elle a tenu deux ans, et puis c'est devenu trop dur, les pressions familiales pour qu'elle se marie, tout ça, alors un jour elle s'est enfuie et on a atterri ici. Elle s'est débrouillée, je te l'ai déjà raconté. Moi, j'ai fait des études, comme elle le souhaitait, mais le jour où j'ai eu besoin d'une carte d'identité, j'ai découvert la vérité ou du moins une partie de la vérité. Je n'avais pas la nationalité, j'étais malienne et une fois mes études terminées, je devais retourner au Mali, même si je n'y avais jamais vécu, même si je ne parlais que le français, même si mon père était français... Il ne m'avait pas reconnue, et son pays ne me reconnaissait pas davantage. Je ne savais pas quoi faire, j'étais désespérée. Un jour, j'ai rencontré Joachim à une manifestation. Il a eu l'idée de me faire faire des papiers d'identité au nom de sa fille, à partir d'une simple déclaration de vol et d'un extrait

d'acte de naissance. Depuis, je suis Juliette Vital...

- Et cette photo ? demande encore Max.

- Elle a été prise à Berlin, devant l'hôtel du Grand Oriental, peu de temps avant son assassinat. C'est Juliette, la vraie, qui me l'a envoyée.

- Il a été assassiné ?

- A Berlin, le mois dernier... Il avait quitté la France, écœuré par l'évolution politique de son pays et il était parti en Amérique du Sud. Il m'envoyait une carte de temps en temps. Il s'était lié d'assez près avec le sous-commandant Marcos. Il soutenait la révolte des Indiens du Chiapas. En mai, il est allé à Berlin pour préparer une grande rencontre qui s'est tenue cet été là-bas. Il a été tué un soir dans une petite rue sombre... On a parlé d'un crime crapuleux, d'homosexualité, mais je sais bien que ce n'est pas vrai... « Tu verras, m'avait-il dit, cette première Rencontre Intercontinentale pour l'Humanité contre le Néolibéralisme permettra de fondre ensemble toutes les forces de vie que les pouvoirs libéraux s'emploient à épuiser en les dispersant. Tu verras... » Alors ils l'ont tué.

Je sors une carte postale de mon tiroir. Sur l'enveloppe est imprimée l'adresse du Grand Oriental, et à l'intérieur il y a juste une carte : État du Chiapas. Les deux hommes au premier plan ont le visage totalement dissimulé, l'un est déguisé comme un super héros de bandes dessinées, le second porte une veste militaire, il brandit une

énorme paire de jumelles, il a une cagoule qui lui remonte jusqu'aux yeux, en arrière-fond on distingue des hommes, des enfants, en plein air. Au dos est écrit :

« Ya Basta. Le temps s'écoule et je veux le remonter à la nage pour avoir le sentiment qu'il s'arrête et que je reste à la même place. Bienvenue à l'indéfinition. Joachim.

P.S. Il n'est pas nécessaire de conquérir le monde, il nous suffit de le créer à nouveau. Nous. Maintenant. »

Nous regardons le visage de Joachim qu'un tueur a effacé et que le photographe a immortalisé.

Je dis adieu à Flora. Désormais nous ne pourrions plus jamais nous promener ensemble. En cas de contrôle d'identité, deux Juliette Vital nées le même jour de même père et de même mère, ça risquerait de faire drôle.

- Au fait, me demande Max, comment tu t'appelles ?